

Hélène Bénédicti-Picard

Fibre chercheuse

Au Centre de Biophysique Moléculaire (CBM), cette chercheuse chevronnée dirige depuis six ans des travaux minutieux sur une maladie génétique, la neurofibromatose de type 1. La passion qui l'anime ne l'empêche pas de porter un regard acéré sur les difficultés auxquelles se heurte le monde de la recherche en France... Benjamin Vasset



Il est étonnant de voir quelqu'un œuvrant sur des problématiques aussi complexes, faire preuve d'autant de simplicité à l'heure de vous recevoir. L'une des anciennes connaissances d'Hélène Bénédicti-Picard nous avait d'ailleurs parlé d'elle comme d'une « femme remarquable » ; une périphrase élogieuse qui semble fort bien coller à cette Marseillaise débarquée à Orléans 16 ans plus tôt. « Je me suis bien intégrée ici, explique cette dernière, bien qu'avec la météo, cela ait mis un peu de temps... Et puis, je n'étais pas habituée à cette réserve dont font preuve les gens ici : dans le sud, on lie contact plus rapidement, même si parfois, ce ne sont pas des amitiés très profondes... » Le fait que l'on soit arrivé jusqu'à elle montre que la sympathie qu'elle inspire et que les compétences qu'elle a développées ont laissé des traces pérennes auprès de ceux qui l'ont côtoyée. Il faut dire que cette docteure en biologie moléculaire a su se faire remarquer : récipiendaire d'une médaille de bronze du CNRS obtenue en l'an 2000 pour des travaux sur des toxines bactériennes, elle travaille depuis 2008 sur une maladie génétique fréquente mais assez peu connue, la neurofibromatose de type 1, appelée également maladie de Recklinghausen. Engendrant des problèmes cognitifs, celle-ci est aussi responsable du développement de tumeurs au niveau du système central et périphérique. Les clichés que la chercheuse nous laisse entrevoir sur les conséquences visibles de cette maladie sont assez effrayants : neurofibromes cutanés ou sous-cutanés, cancers agressifs... la neurofibromatose de type 1 est un fléau que personne ne sait encore soigner. Il constitue aussi un vaste territoire de recherche qu'Hélène Bénédicti-Picard a découvert « un peu par hasard », en travaillant sur les levures. De fil en aiguille, les recherches se sont recentrées sur la

protéine responsable de la maladie, la neurofibromine, dont l'équipe du CBM a cherché à identifier les fonctions et les interactions avec d'autres protéines. Au fil des mois, 270 millions d'interactions ont été testées et passées au crible au Centre de Biophysique Moléculaire... Jusqu'à ce que les chercheurs se concentrent sur trois protéines, cibles thérapeutiques potentielles pour soigner la maladie. Aujourd'hui, de nouvelles molécules pointent l'une de ces protéines vont être développées puis testées chez la souris. Mais « bien que certains produits fonctionnent chez l'animal, ils ne passeront peut-être pas le cap chez l'homme », précise notre interlocutrice. En recherche sans doute plus que dans un autre domaine, il faut savoir être patient...

« Besoin de me sentir utile »

Le temps, c'est précisément ce dont ont besoin les chercheurs pour pouvoir établir et vérifier leurs hypothèses. Tous les deux ans, les chercheurs sont soumis à l'appréciation d'une commission scientifique du CNRS et tous les quatre ans, les résultats d'une équipe sont jugés. Si ceux-ci ne sont pas satisfaisants, les travaux peuvent s'arrêter nets. « Et cela peut être blessant car, généralement, nous sommes passionnés », souligne Hélène Bénédicti-Picard qui, en tant que coureuse à pied, n'a pas pour habitude



13/07/1965 : naissance à Marseille

1991 : obtient son doctorat en biologie moléculaire et cellulaire

1993 : entre au CNRS

2008 : débute ses recherches sur la neurofibromatose de type 1

de lâcher prise... Et pour enclencher des recherches sur le long terme, il ne suffit pas d'appuyer simplement sur la touche lecture du microscope : si chercher prend du temps, cela demande aussi de l'argent. Et en la matière, trouver des sources de financement revient souvent à s'engager dans un sinueux labyrinthe... Parce que si le CNRS paye les salaires de ceux qu'il engage, il les laisse eux-mêmes dénicher des fonds. « Dans l'étude que nous menons actuellement, nous sommes soutenus par la Région, la Ligue contre le Cancer et l'Association Neurofibromatose et Recklinghausen, indique Hélène Bénédicti-Picard. L'Agence Nationale de la Recherche (ANR) finance aussi des sujets à vocation appliquée ou fondamentale, mais il n'y a que 8,5 % de chances que la demande aboutisse... »

« Chercher, je suis bonne pour ça. Faire de la politique, se faire voir pour montrer qu'on existe, c'est un peu moins mon truc... »

Ces longues mais nécessaires procédures sont renforcées par l'extrême complexité administrative à laquelle font face les porteurs de projet au moment de monter un dossier de financement auprès des pouvoirs publics. « Trouver l'argent, c'est angoissant, confie Hélène Bénédicti-Picard. Les dossiers ANR, c'est un mois de travail non stop. L'Europe, je n'en parle pas : ils forment même des ingénieurs projet spécialisés pour accompagner sur le montage des dossiers ! » Visiblement, la paperasse entourée de millefeuille n'est donc pas qu'une spécialité française... Au fil des années, Hélène Bénédicti-Picard a appris à se frotter à ces prérogatives qui l'ont, avec le temps, quelque peu éloignée

des paillasses et des tubes à essai. À regrets ? « Chercher, je suis bonne pour ça. Faire de la politique, se faire voir pour montrer qu'on existe, c'est un peu moins mon truc... », sourit cette femme qui dit avoir toujours aimé « être dans l'action », à tel point qu'elle se voyait bien, plus jeune, devenir ingénieur agronome... « Cela dit, fait-elle remarquer, réaliser des demandes d'argent, des bilans, des présentations permet aussi de rester au cœur du projet de base. Car dans le passé, il m'est arrivé, prise dans mes recherches, de trop me disperser. » Ainsi va la passion... Et la corporation des chercheurs, elle, où peut-elle bien aller ? Alors que la crise oblige l'Etat à réduire ses dépenses, alors que Nicolas Sarkozy, dans une de ses répliques bien senties, avait un jour incité les chercheurs à « trouver », l'heure semble être à la sinistrose. « Que propose-t-on aujourd'hui aux étudiants en thèse ?, interroge Hélène Bénédicti-Picard. Dans le privé, on ne recrute que 13 % de doctorants. Quant à la recherche publique, le CNRS ne remplace plus que les départs à la retraite. Du coup, les dossiers pour intégrer le CNRS sont désormais faramineux : ceux qui sont désormais recrutés sont des génies qui, en plus, ont eu de la chance dans leur parcours... » Les autres subissent de plein fouet la précarité, ou s'exilent à l'étranger, séduits par des conditions salariales parfois plus alléchantes. Un constat qui fait bondir la chercheuse orléanaise : « on ne se rend pas compte que si la recherche ne fonctionne plus en France, si les brevets ne sont plus français, il faudra acheter à l'étranger. N'oublions pas qu'un pays est grand parce que des connaissances sont développées sur son territoire. » Celui d'Hélène Bénédicti-Picard s'étend volontiers au-delà du domaine de cette lutte, comme l'aurait (presque) écrit Michel Houellebecq, un autre grand esprit français, branché, pour sa part, d'avantage sur la plume que sur la pipette...